

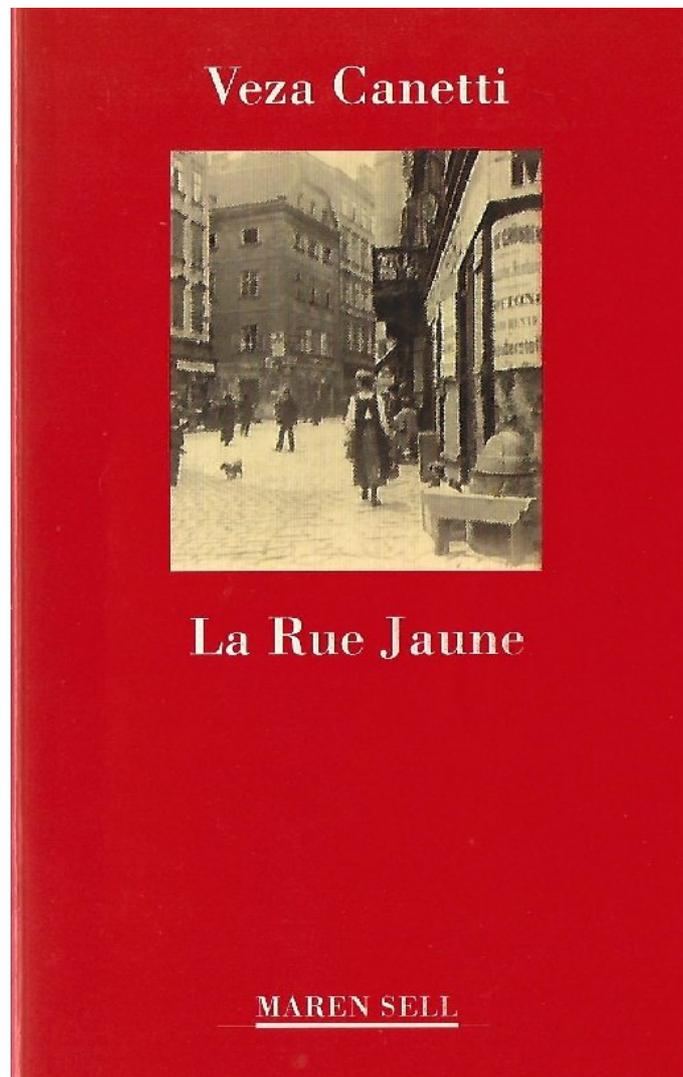
Veza Canetti¹

(1897 – 1963)

La Rue Jaune (*Die gelbe Straße*, 1932)

Traduction de Léa Marcou
Préface par Elias Canetti
Paris, Maren Sell, 1992, 212 p.

Cinq récits croisés ayant pour cadre le quartier viennois
de Leopoldstadt dans les années 1920



¹ Née Venetiana Taubner-Calderon, première épouse du futur Prix Nobel de littérature 1981, Elias Canetti (1905-1994).

[*L'accident*]

(pp. 17-19)

Un jour qu'on lui faisait traverser la rue dans sa voiture d'enfant, la Nabote, songeant à son existence misérable, fut submergée d'un tel désespoir qu'elle souhaita ardemment qu'un lourd camion, une bétailière, un rouleau compresseur d'une tonne, ou encore un tramway à quatre wagons, vienne écraser son corps abominable et le broyer. De ce fait, elle adressa à la servante Rosa qui s'occupait d'elle depuis des années, la soignait, la portait de sa voiture à son logis et du logis à la voiture, des signes totalement absurdes, nerveux et contradictoires, sur la façon de traverser la rue, et la perturba tant et si bien par des exclamations coléreuses qu'elle rentra effectivement dans un moto qui arrivait à fond de train.

Seulement cette moto ne broya pas la Nabote, mais la servante Rosa, car la fidèle créature, littéralement au dernier instant de sa vie, poussa promptement en avant le landau de l'infirmes, la protégea de son corps et attrapa la mort. Quant à la Nabote, elle se retrouva par terre, les deux bras cassés. C'était la douzième fois de son existence qu'elle avait des membres brisés, mais d'habitude c'étaient ses jambes qui pendouillaient sous son tronc, toutes courtes et sans vie comme celles d'un pantin.

La Nabote gisait à terre sans pouvoir bouger, son œil unique observait, le regard fixe, ce qu'il advenait. Il advint que des passants accoururent, et puis des policiers et des employés du magasin, et tous s'empressèrent autour de la servante Rosa qui fut bientôt transportée dans une ambulance.

« Elle a eu son compte », entendit la Nabote lorsqu'on la coucha sur une civière. Mais ensuite elle s'évanouit, et lorsqu'elle se réveilla elle avait les deux bras dans le plâtre. Elle vit son amie, la Weiss, elle vit sa mère pleurer et apprit que Rosa était morte. Alors elle tourna son terrible visage vers la Weiss et souffla : « Elle a eu son compte.

– Ne parle pas comme ça ! La réprimanda courageusement la Weiss. Chacun a ses misères, tu n'es pas seule dans la vie et tu seras bientôt debout ! »

Et elle pensa en son for intérieur : « Debout » n'est pas le mot adéquat, elle ne peut pas se tenir debout, seulement assise, elle a uniquement l'usage de ses bras, et ils sont maintenant cassés, qui sait si ça peut encore guérir avec ses os friables, chez elle tout guérit beaucoup plus difficilement, et elle a déjà tente-six ans. Et puis ce visage ! Ce visage ! J'ai vraiment bien du mérite à regarder ça tout le temps. Tout en agitant ces pensées dans sa tête, elle cria : « Dans trois semaines, tu seras rétablie ! Ne fais pas d'histoires, dans trois semaines tu

seras de nouveau dans ta boutique, tu as deux magasins, tous deux marchent bien, qui peut en dire autant ? Ton père te les a laissés tous les deux parce que tu es un démon, tu trônes dans ton magasin de savons tout en surveillant ton bureau de tabac. Qui peut en dire autant ? Mais moi, je te le dis, tu vas te faire conduire au cinéma tous les soirs, pas d'économies là-dessus, espèce de grippe-sou ! Tu es trop radine ! Qu'est-ce que t'as à pleurer, Frieda ?

– Je sais ce que tu penses », dit la Nabote. Et son visage était déterminé à mourir.

[*L'enterrement*]

(pp. 193 – 195)

Il y avait dans la rue Jaune un attroupement comme on n'en avait encore jamais vu dans la ville. Son objet : une voiture noire, un corbillard, stationnant au milieu de la rue. Mais le comportement des gens de la rue Jaune était étrange. En effet, ils se pressaient autour de la voiture avec des mines étonnées, comme si c'était une curiosité, une pièce rare du Musée des figures de cire, alors qu'il s'agissait là d'un corbillard tout à fait ordinaire, pas même de première classe. Le visage des spectateurs n'exprimait pas la moindre tristesse. Eh oui, personne ne jugeait même utile de faire semblant d'en éprouver. L'étonnement suscité par ce gigantesque squelette noir qui attendait sa ration de chair croissait à vue d'œil. Toute la corporation du cuir² était en effervescence, les employés des postes s'échappaient à tour de rôle, l'épicière avait fermé son magasin et était venue voir avec son mari, ses trois enfants et la cousine de province.

Puis, soudain, on eut la réponse à la grande question : par le portail de l'immeuble sortit un cercueil, un cercueil d'enfant. Et on le mit dans le gigantesque fourgon qui n'était pas, comme le sont les corbillards pour enfants, d'aspect gracieux et orné d'argent, on le mit dans le corbillard pour adultes, faisant ainsi un compromis.

Certes, les hommes se découvrirent et les femmes prirent un air résigné au passage du cercueil, mais c'était comme si une question insoluble avait enfin trouvé une réponse. Seule une femme, une unique femme accablée de chagrin³, caressait en tremblant le petit cercueil et gémissait doucement.

Toute la rue Jaune s'en étonnait.

« Ben, qu'est-ce qu'elle veut ? Qu'est-ce qu'elle a à pleurer ? Ce monstre devait-il continuer à vivre ? »

2 Note quatra : la rue Jaune dont parle Veza Canetti s'appelait en réalité rue Ferdinand (Ferdinandstraße). Cette rue, dans laquelle Veza habita au numéro 29 jusqu'à son mariage avec Elias en 1934, regroupait les négociants en cuir.

3 Note quatra : la mère de la Nabote.